

**Pierre Béhel**

**Errer dans  
les ruines**

*Roman*

*Suivi de :*  
**La voleuse de sang**

## **Errer dans les ruines**

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

**<http://www.pierrebehel.com>**

## **Errer dans les ruines**

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.com>

# Errer dans les ruines

## Errer dans les ruines

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

La région de Morbourg a déjà été de nombreuses fois utilisée par Pierre Béhel et, au fil des deux récits présentés ici, des références à ses autres œuvres peuvent se glisser.

C'est en particulier le cas de « *Une dernière semaine auprès de la mer* », qui se déroule dans le prieuré à Valbourg, village de l'intrigue de « *Errer dans les ruines* ». Divers personnages historiques cités à un titre ou un autre dans les autres ouvrages se déroulant dans la région de Morbourg prennent ici chair.

La nouvelle « *La voleuse de sang* », qui complète cet ouvrage, constitue une suite à « *Les liens du sang* » mais peut être lue indépendamment.

# Errer dans les ruines

Errer dans les ruines

# Errer dans les ruines

# Errer dans les ruines



## Errer dans les ruines

### 1

Mon heure est arrivée. Je suis sorti de ma retraite, là où je me repose. Puis-je dire que je dors ? Je ne sais pas. Je ressens le besoin de cet étrange sommeil comme on ressent la fatigue, le besoin de dormir. Mais je ne rêve pas, du moins c'est ce que je crois.

Je vois le soleil descendre vers l'horizon. Ma peau me picote. Il me faut attendre encore un peu. Je me cache derrière le mur et je reprends le cahier et le stylo-bille. Ce sont des choses merveilleuses qui permettent de coucher aisément ses pensées par écrit. Il n'est plus nécessaire de relier des parchemins et de tailler des plumes avant de les tremper dans une encre qui gèle l'hiver.

L'écriture était jadis une compétence rare. Désormais, même le plus modeste paysan sait lire, écrire, compter et connaît même des choses que les plus grands savants ignoraient jadis. A l'inverse, plus personne ne semble connaître les saisons ou les lois de l'agriculture.

Est-ce que les Romains ou les Gaulois auraient été autant surpris de mon époque de naissance que je peux l'être de cet aujourd'hui ? Je ne sais pas. Mais, durant des siècles, le temps est passé lentement. Les choses changeaient peu. Les hommes se levaient et se

## Errer dans les ruines

couchaient toujours avec le soleil. Ils se nourrissaient des seuls fruits de leurs terres. Et puis, brutalement, le monde fut pris de furie ou de folie.

Les navigateurs franchissant les océans n'étaient plus des aventuriers mais des commerçants ordinaires. On ramena ici des légumes et des fruits provenant d'ailleurs. Savent-ils, tous ces gens que je vois, que l'essentiel de ce qu'ils mangent tous les jours n'existait pas dans ce pays aux heures de mon enfance ?

Pourquoi la mort ne m'a pas pris, il y a bien longtemps ? Elle aurait dû. Dieu ou Diable m'ont fait un étrange don. Plutôt Diable, en fait. Mon âme est-elle damnée ? Je le crains. C'est même ce qui me retient sans doute de me jeter sous les flots de lumière du soleil. Je me répète que je cherche l'âme de mon aimée, la douce Isabelle. Mais, depuis tous ces siècles, je l'aurais trouvée si elle était toujours ici.

Peut-être, par son geste, est-elle également damnée en Enfer. En tel cas, il me faudrait, pour la rejoindre, accepter de quitter cette Terre. Voilà une résolution que je ne peux pas prendre, que je ne veux pas prendre. Jusqu'à quand ?

Il va être temps. Je vais ranger mon cahier et mon stylo, à côté de ma couche, et veiller à bien refermer mon céans. Parfois, des gens viennent errer dans ces ruines.

## Errer dans les ruines

### 2

Quel est mon nom ? Qui suis-je ? Je peine parfois à m'en souvenir tellement ma vie d'homme ordinaire est désormais lointaine. On me nommait Joseph le Blond. J'étais le dernier héritier vivant de mon père, Jean. Ses deux fils aînés, mes frères, étaient morts et j'ai dû revenir m'occuper de la ferme.

Notre terre était bien nôtre. Nous étions des paysans libres. Notre ferme était à l'ombre du château des vicomtes de Valbourg. Etienne, le vicomte de mon temps, n'était pas un grand noble. Et il convoitait nos terres pour agrandir son domaine propre. Mon père n'a jamais voulu lui vendre. Même quand ses fils sont morts l'un après l'autre.

Etienne avait réussi à marier l'une de ses filles, Marguerite, à l'héritier de son suzerain direct. Le futur comte d'Hellouin, Enguerrand, était plutôt bel homme et Marguerite de Valbourg fut heureuse de ce mariage. Le duc de Morbourg, Robert le Fort, fut cependant vexé. Car il comptait récupérer la fille pour son entourage. Il l'aurait mariée à un nobliau, à un chevalier.

Mais il ne put empêcher le mariage avec le fils aîné de son vassal le plus puissant. A l'occasion de la cérémonie, cependant, il fit la connaissance d'Isabelle.

## Errer dans les ruines

Certes, elle était plus menue, à la poitrine plus petite. Son père, comme beaucoup, la méprisait. Mais d'autres, le duc par exemple, savaient regarder son charme qui commençait à peine à éclore. Pieuse comme sa mère, la vicomtesse Blanche de Valbourg, elle songeait ouvertement à se retirer au couvent.

Il se trouvait, à cette époque, que l'abbaye de Monville, sur les terres du comte d'Hellouin, était proche de Morbourg. Cette abbaye possédait, en dépendance, un couvent de femmes situé aux limites des terres directes du duc.

C'est à l'abbaye de Monville que j'appris ce qu'il fallait pour devenir un clerc et rentrer au service du duc, dans son administration. C'était une récompense de mes services dans les armées ducales. Jeune, j'avais appris à lire et écrire avec le curé de Valbourg. Cette compétence fut fort appréciée lorsque nous guerroyâmes, ici ou là, afin de faciliter le transfert des ordres et des rapports entre le duc et notre compagnie. Isabelle au couvent, moi clerc. Nous n'aurions pas corrompu, elle et moi, notre âme. Le destin en décida autrement.

Lorsque mon deuxième frère aîné mourut, je dus rentrer sur la terre de mon père. Il me fit jurer, comme à mes autres frères, de ne jamais céder notre terre au vicomte. Elle était nôtre et aucune somme d'argent ne pourrait nous nourrir comme elle.

## Errer dans les ruines

### 3

L'obscurité n'est plus maîtresse nulle part. Nul n'utilise plus de bougie de cire qui se perd en brûlant. Il y a désormais des lumières éternelles. Mais ces lumières froides sont bien étranges. Je tourne une manivelle et, durant assez de temps, je dispose d'une lumière plus forte que celle d'une lanterne. L'existence d'objets de cette sorte, comme celle de stylos et de cahiers, m'a permis d'écrire le présent journal.

Ici, dans le village de Valbourg, des gueux vivent au chaud dans des demeures plus luxueuses que celle d'un duc du temps de ma jeunesse. Ils n'ont pas même à tourner de manivelle. Ils appuient sur une commande et voilà la lumière qui jaillit au sommet d'un plafond, dans d'étranges globes. Cela leur semble naturel.

J'observe ces gueux, par leurs fenêtres éclairées, le soir. Je les regarde utiliser des véhicules qui se meuvent sans être tirés par des chevaux. Je vois que le monde où je vis n'est plus le mien.

Mais, en fait, ce monde ne fut plus le mien dès l'instant où le cœur d'Isabelle cessa de battre. Pourquoi est-ce que je vis alors qu'elle est morte ? Car je vis, c'est incontestable. J'ai un corps qui ne meurt, un corps que les ans ne parviennent pas à corrompre, un corps

## Errer dans les ruines

qui, même, répare ses blessures. Plusieurs fois, il m'est arrivé quelque malheur. Au pire dus-je patienter quelques jours dans l'obscurité de mon refuge avant que mon corps ne soit pleinement en santé. Mais je ne crois pas être immortel. La lumière du Soleil me blesse. Sans doute peut-elle me tuer. Il existe des légendes sur des êtres comme moi et toutes les légendes convergent sur ce point.

Le soir, je déverrouille la porte de mon refuge. Je peux alors sortir. Il me faut attendre que le soleil ne soit plus au dessus de l'horizon, sinon sa lumière me brûle. Je peux certes m'abriter derrière un mur, dans l'ombre, pour regarder un peu la campagne environnante en profitant des ultimes clartés du couchant. Regarder le monde en pleine lumière me manque.

Enfin, je sors. La lumière de la Lune et des étoiles est amicale. Elle m'éclaire mais ne me blesse pas. Elle est comme la lumière artificielle des torches ou des ampoules magiques du temps actuel.

Qu'est devenu le château de Valbourg ? Un tas de ruines où j'erre. Depuis quelques années, des gens viennent désherber ou réparer des pans de murs régulièrement alors que, durant des siècles, tout s'effondrait ou disparaissait sous les lierres dans l'indifférence. Ces gens (ou d'autres) ont clôturé l'endroit où se dressait le fier castel. Une pancarte indique une date de construction et qu'il s'agit des ruines du château des vicomtes de Valbourg. Il n'est

## Errer dans les ruines

rien dit sur les circonstances de la chute de cette noble maison.

Il reste un bon morceau du donjon. Mais, même moi, j'hésite à y pénétrer. J'ai vu, au cours du temps, les planchers pourrir, le toit disparaître au fil des tempêtes, des pierres tomber. L'escalier lui-même n'est guère sûr. J'ai vu des ouvriers tenter de le consolider.

Quand je le désire vraiment, que je veux sortir durant le jour car je sens une menace, comme la présence d'ouvriers, je peux quitter mon repaire alors que le soleil est haut. Il me faut alors veiller à me couvrir totalement et ne jamais offrir ma peau au Soleil. Mais la manœuvre est risquée, périlleuse même. Et je ne la tente qu'en cas de danger. Et, surtout, il me faut lutter contre cet étrange engourdissement auquel je dois mon sommeil chaque jour.

Une fois, j'ai perdu conscience alors même que je surveillais des ouvriers. Et alors ils m'ont découvert. Ils ont soulevé mon manteau, exposant mon visage un court instant à la lumière. L'exposition était faible car leurs corps me faisaient de l'ombre. Pourtant, la douleur me réveilla. Je dus courir pour leur échapper.

Ils m'insultèrent, m'ordonnèrent de ne pas traîner dans un chantier. Si j'ai bien entendu, ils m'ont pris pour un vagabond qui ne méritait pas d'attention. Mon évanouissement aurait été dû à l'alcool ou à la faim. Ils me laissèrent fuir sous leurs quolibets. Heureusement.

## Errer dans les ruines

Une autre fois, un réel vagabond a tenté de forcer ma porte. On était en hiver. J'attendais l'heure de sortir. J'avais tourné la manivelle pour avoir un peu de lumière. Une lueur pointait-elle sous la porte, attirant le gueux ? Je ne sais pas. Je lisais de ces livres que je récupère ici ou là.

En entendant que l'on tentait de forcer ma porte, j'éteignis la lumière et je me suis mis en position de défense, me saisissant de ma fidèle hache. Le gueux passa une tige de métal, tordue à dessein, dans l'embrasure et fit jouer le pêne, le soulevant de dans son logement dans la gâche. Il poussa alors la porte.

Je ne lui laissai pas le temps de réagir ou d'examiner la pièce. Venait-il piller ou bien cherchait-il un logis pour se protéger du froid mordant ? Je ne le sus jamais. Je ne lui demandai point. Le tranchant de ma hache lui ouvrit la gorge. Il tomba à genoux en gargouillant.

Je me ruais sur lui et but son sang jaillissant. Il y eut en moi un déferlement de joie. Je n'avais plus bu de sang humain depuis longtemps. Je me sentis revigoré et dans une santé extraordinaire les jours suivants.

Nul, à ma connaissance, ne chercha à savoir ce que cet homme était devenu. Je lui pris ce qui tient lieu d'argent aujourd'hui et enterrai son corps dans le bois à côté du prieuré.



## Errer dans les ruines

### 4

Le prieuré doit son existence à notre malheur. Isabelle était déjà morte et moi déjà maudit. Le fier vicomte Etienne de Valbourg tremblait. Ses gens disparaissaient et on les retrouvait souvent saignés. Beaucoup avaient déjà fuit, abandonnant là leur seigneur. Lui refusait de fuir. Il était seigneur du lieu et se devait de le défendre. Comment pourrait-il garder son honneur par devant la cour ducale ou son suzerain direct, le comte d'Hellouin, s'il fuyait ?

On disait que la cause de tout ce malheur chevauchait bien loin, à l'autre bout du duché, avec un moine érudit, pourchassant une sorcière dans le domaine du comte d'Heulbourg. Était-il la cause ? Le déclencheur, oui, mais bien involontairement. Je n'ai jamais éprouvé de ressentiment à l'égard de ce chevalier étranger ayant servi le duc de Morbourg dans les mêmes guerres que moi. Stephen Lehrer von Kirchburg aimait une fille de petite noblesse, Marie de Jobourg. Mais Robert le Fort, duc de Morbourg, lui avait ordonné d'épouser Isabelle de Valbourg. Et le chevalier savait qu'il serait cocufié par le duc car tel était bien son plan. Bien qu'il savait que cela lui apporterait sans nul doute des avantages et des remerciements du duc, Stephen Lehrer von Kirchburg n'appréciait pas la situation.

## Errer dans les ruines

Sans doute fut-il soulagé, en fait, par notre malheur qui lui donna l'excuse nécessaire pour désobéir au duc et convoler avec sa douce amie. Il était parti au plus vite. Il s'était justifié par la nécessité d'informer le duc. Mais, en fait, je l'avais bien vu, il était dégoûté de cet effroyable gâchis.

Etienne de Valbourg tremblait. Et il ordonna donc que l'on construisit en urgence un monastère, un prieuré, une basilique, n'importe quoi pour chasser la malédiction frappant sa terre. Il n'était que vicomte et ses moyens étaient donc limités.

Sans attendre la réponse du comte, Etienne de Valbourg avait alerté les moines de Monville. Or l'abbaye était très liée au duc et à une branche cadette de sa famille, les vicomtes de Saint-Alban. L'occasion était trop belle de renforcer la position du duc dans cette partie de son domaine. Et le comte d'Hellouin pouvait-il se plaindre ? De quoi pourrait-il se plaindre ?

Relayant un financement ducal, la pieuse Mathilde de Saint-Alban apporta en personne l'or nécessaire à Etienne de Valbourg. Et celle à qui on devait un hospice à Morbourg, que l'on voyait déjà canonisée, organisa même l'envoi d'artisans.

Les premiers moines s'installèrent dans un petit bâtiment construit en une saison. Envoyés par l'abbaye de Monville, à laquelle ils restaient rattachés, ils vinrent prier Dieu de chasser le mal de ces terres.

## Errer dans les ruines

Mais, en l'occurrence, le mal qu'ils voulaient chasser, c'était moi. Ils échouèrent. Dieu ne voulut pas les exaucer. Je continuais donc à ravager les gens du duc. Je ne touchais cependant jamais aux clercs. Du moins, jamais je n'en tuais.

Dès lors que je fus maudit, je n'osais pas, durant des siècles, approcher d'une église. Mais, malgré tout, je conservais le respect de l'Église.

Par accident, un soir, un moine qui patrouillait armé d'un crucifix et d'eau bénite me fit face. Il psalmodia en latin, ordonnant au fils des ténèbres de rejoindre Satan son maître. Cela ne me fit rien. Il m'aspergea d'eau bénite. Je fus mouillé mais je ne ressentis rien de plus. Quand il brandit son crucifix, je m'agenouillais par réflexe.

Le Seigneur était toujours mon berger. Le moine s'enfuit en hurlant, à bout d'arguments. Je le laissais fuir. Et, ce soir là, j'égorgeais un soldat avant de boire son sang.

Au fil du temps, le prieuré s'agrandit. On y compta bientôt, je crois, plus d'une dizaine de moines et quelques novices. Mais Etienne de Valbourg était toujours maudit. Ses gens mouraient. Ses enfants restés là mouraient. Sa femme, la pieuse Blanche, mourut, mais pas directement de mon fait. Elle mourut d'affliction. Cela attrista fortement Mathilde de Saint-Alban dont elle avait été, lors de sa jeunesse, dame de compagnie.

## Errer dans les ruines

Le duc envoya des hommes, ce qui acheva de blesser l'orgueil du vicomte. Etienne de Valbourg ne parvenait pas à défendre ses terres contre une malédiction qu'il avait lui-même provoquée. Le comte d'Hellouin voulut aussi lui prêter main forte.

Mais ni le comte ni le duc ne me trouvèrent. Je connaissais bien la région. Je savais où me cacher. Et je savais comment les surprendre, la nuit.

Le château finit par être abandonné, bien sûr. C'est ainsi qu'il devint les ruines dans lesquels j'erre. Le prieuré aussi fut, un jour, abandonné. On m'a dit que l'abbaye de Monville avait été détruite et qu'un hôpital avait pris sa place.

Mais, à l'époque où le prieuré commençait à résonner des champs religieux, le château était encore bien solide. Etienne de Valbourg, lui, s'écroula bien plus vite que les murs de son domaine. On dit qu'il devint fou.

Il voulut, un soir, brûler la ferme de mes ancêtres. Elle était abandonnée. Je parvins à sauver l'exemplaire de l'Evangile selon Saint Jean que j'avais ramené de Monville. Surtout, me trouvant enfin face à face, seul à seul, avec le vicomte, je le tuais.

On retrouva son cadavre à demi calciné le lendemain. Il avait été vidé de son sang jusqu'à la dernière goutte.

## Errer dans les ruines

### 5

Quand je sors de mon repaire actuel, une ancienne cave à demi-enterrée qui servit un temps d'armurerie, je me retrouve dans les ruines. De temps en temps, je constate que tel endroit a changé : le lierre a davantage poussé, un arbuste a réussi à glisser ses racines ou une pierre a explosé sous l'effet du gel, entraînant l'effondrement d'un pan de mur.

Depuis quelques années, je l'ai dit, des gens prennent soin des ruines et tentent même d'arrêter leur décrépitude. Les changements que j'observe peuvent être, désormais, la disparition d'un lierre ou d'un arbuste, ou la réparation d'un pan de mur.

Une route noire sépare, depuis des années, le château du prieuré. Les gens du temps actuel ont remplacé tous les bons vieux chemins de terre ou même les routes pavées par de telles routes noires sur lesquelles est déversée régulièrement une sorte de mélasse puante mélangée à des graviers.

Les véhicules qui se meuvent sans la force des chevaux ne semblent pas subir trop de cahots. Peut-être sont-ils plus fragiles que nos anciens chariots. Ou peut-être sont-ce les gens qui sont plus fragiles.

Jadis, on mourait sans en faire toute une histoire à tout âge, que l'on tête encore sa mère ou que l'on ait

## Errer dans les ruines

vécu des dizaines de printemps. Désormais, les gens ne semblent plus accepter la mort. Pourtant, quoi de plus universel et naturel que la mort ?

Le prieuré a longtemps été abandonné. Lui aussi tombait progressivement en ruines. Mais des gens d'ailleurs l'ont acheté et transformé en une sorte d'hospice. Et, dans cet endroit, des gens qui désirent mourir viennent chercher ce qui est refusé ailleurs. Il fut un temps, on parlait beaucoup de cet endroit à l'auberge du village.

Quand je ressens le besoin de la compagnie des hommes, je me glisse parfois à l'auberge. Je m'y installe dans un coin. Je bois un peu de vin que je paye avec le peu d'argent que j'arrive à posséder. Parfois, j'achète quelques biens, comme mon étrange lampe à manivelle, au magasin en face de l'auberge. Je suis obligé, aussi, d'acheter des vêtements régulièrement car ceux-ci s'usent tandis que mon corps semble presque immortel.

Le village a beaucoup changé, au fil des siècles, mais des choses restent immuables. La place centrale de l'auberge dans la vie sociale en est une. Ce alors même que l'auberge a changé d'endroit. Le marché a été remplacé par le grand magasin.

Discrètement, avant l'aube, j'y négocie des lapins, des sangliers, parfois des cerfs. Tous parfaitement saignés. Les bouchers saluent la propreté de mon travail. Et ils n'ont aucune balle à extraire.

## Errer dans les ruines

Jamais je n'achète de nourriture. Le sang est la seule qui me convienne. Celui des bêtes me suffit mais celui des humains est bien meilleur. A quelques exceptions près, comme le vagabond ayant forcé ma porte, je me refuse à boire du sang humain depuis que la maison du vicomte est éteinte. Ma vengeance étant achevée, je n'ai plus à tuer mes frères ou mes sœurs.

A côté de l'auberge, la route noire franchit la Sanbec avant de filer vers l'autre versant de la vallée, vers le village de Clintebourg. J'ai crû comprendre que le hameau d'autrefois est devenu un riche village car on y fabrique ce qui permet aux lampes sans huile de briller. Et cette chose serait livrée dans chaque demeure par ces longs fils que l'on voit au sommet de poteaux tout le long des routes. Ces fils doivent être, en fait, des sortes de tuyaux.

On pourrait croire que les rivières, comme la Sanbec, ne changent pas. Mais les humains laissent leur marque partout. La petite rivière sablonneuse et sinueuse est devenue un canal. Son embouchure, une baie naturellement abritée, a été agrandie et protégée par des digues. Le port est aujourd'hui bien plus grand que du temps de ma jeunesse.

Le château, ou ce qu'il en reste, est situé en haut d'une butte dominant la vallée de la Sanbec. La route, d'un côté, suit la côte jusqu'à Morbourg, de l'autre, descend jusqu'à l'auberge où elle rejoint la grande route qui traverse les champs, là encore jusqu'à Morbourg.

## Errer dans les ruines

A mi-hauteur entre l'auberge et le château se situent l'église et le presbytère. J'ai vu bien des prêtres se succéder au fil des siècles dans ce village. Certains étaient des fripouilles ne songeant qu'à s'engraisser sur le dos des paysans apeurés par les sermons les vouant tous aux enfers ou rappelant la vieille malédiction frappant le lieu, c'est à dire moi. D'autres étaient des saints. Beaucoup étaient quelque part entre les deux.

Avec le rejet de la mort est venu celui de l'Église. Les grandes messes n'attirent plus tout le village, même pour les pâques. Les prêtres se sont appauvris. A tout malheur, des choses bonnes : les saints sont désormais majoritaires. Mais cette époque me heurte de bien des manières et cette légèreté avec laquelle est désormais traité Dieu en fait partie. Parfois, je me dis qu'il me faudrait reprendre un massacre d'une famille pour amener les gueux à se préoccuper de Dieu. Mon âme n'est-elle pas damnée pour l'éternité ? Le mal que je ferais ne serait-il pas plutôt un bien en redonnant aux paysans la peur du Ciel ?

Mais je ne me sens pas le courage d'incarner autant le mal. Il me reste cet exemplaire du Saint Evangile selon Saint Jean, un parchemin recopié par un moine de Monville et qui me fut offert par le duc Robert le Fort en remerciement pour mes services. L'ouvrage avait été choisi pour honorer mon père, baptisé Jean.



## Errer dans les ruines

### 6

Je me souviens, il y a bien longtemps, quand j'ai compris que j'étais damné. Les gens du vicomte avaient jeté mon corps, mon cadavre, dans le cachot dont on m'avait extrait, encore vivant, quelques heures auparavant. Il fallait d'abord s'occuper d'Isabelle de Valbourg. Mon enterrement se ferait plus tard, dans la nuit, dans une fosse discrète et anonyme, tel un vagabond.

Mon corps me faisait mal. C'est ainsi que je compris que j'étais vivant. Pourtant, ma mort était certaine. Je ne compris pas ce qui était arrivé. J'avais du sang dans la bouche. Ce n'était pas le mien. Et, au lieu de me dégoûter, ce sang me mettait en appétit. Je le goûtais, le dégustais et l'avalais. Je me sentis mieux. Les douleurs déchirant mon corps s'estompèrent.

J'étais dans un cachot sombre. Je connaissais bien ce cachot : j'y avais vécu quelques jours.

**La suite est en vente sur :**

**<http://www.pierrebehel.com>**